

## Noël 2018 – Messe de la Nuit – Abbaye de la Maigrange, Fribourg

*Lectures : Isaïe 9,1-6 ; Tite 2,11-14 ; Luc 12,1-20*

« En ces jours-là, parut un édit de l'empereur Auguste, ordonnant de recenser toute la terre. » (Lc 2,1)

Aujourd'hui, nous sommes assez habitués aux recensements, et, grâce aux moyens électroniques, plus personne n'est obligé de se déplacer. Mais ce ne fut pas tant le déplacement qui devait déranger les juifs comme Joseph et Marie, car ils le faisaient régulièrement pour se rendre en pèlerinage à Jérusalem. C'était plutôt l'idée même de recenser le peuple qui les dérangeait, car ils gardaient dans la mémoire le triste effet du recensement que leur ancêtre, le roi David, avait eu la mauvaise idée de lancer. Le peuple avait subi comme châtiment trois jours de peste, avec la mort de soixante-dix-mille hommes. Le recensement était un péché car il exprimait la mainmise du roi sur le peuple : il calculait son peuple pour s'en sentir le maître. Mais le peuple de Dieu est, justement, « de Dieu », pas de son roi. Le fléau s'arrêta seulement lorsque David offrit un sacrifice au Seigneur : « Il bâtit un autel pour le Seigneur, puis il offrit des holocaustes et des sacrifices de paix. Le Seigneur redevint favorable au pays, et le fléau s'écarta d'Israël. » (2 Sam 24,25)

Pensaient-ils à cela, Marie et Joseph, lorsqu'ils montaient de Galilée en Judée et arrivaient à Bethléem pour se faire recenser ? C'est bien probable. César Auguste, par contre, ne pouvait pas y penser, et, surtout, jamais il n'aurait pu imaginer que ce recensement pour calculer son pouvoir allait compter parmi ses sujets le « Prince de la paix » (Is 9,5), celui qui par un vrai « sacrifice de paix », bien plus efficace que celui de David, allait libérer et sauver toute l'humanité de la peste du péché et de la mort.

Notons, d'ailleurs, que Dieu ne semble pas se vexer du recensement d'Auguste autant que de celui de David. On a même l'impression qu'Il en profite pour naître à Bethléem, selon les Écritures, alors que, sans l'édit de César, jamais Joseph aurait entrepris un tel voyage à la fin de la grossesse de Marie.

Cela marque un tournant dans l'histoire du Salut : ce ne sera plus d'en haut que Dieu va envoyer la correction des fausses routes du monde, mais de l'intérieur. En se laissant compter parmi les sujets de l'empire romain, Jésus entre dans l'histoire des hommes, doucement, comme une petite graine de moutarde semée dans la terre. C'est de là, du fond obscur et humble de la condition humaine des pauvres, comme les bergers de Bethléem, que le Prince de la paix commence à racheter le monde.

« Allons jusqu'à Bethléem pour voir ce qui est arrivé, l'événement que le Seigneur nous a fait connaître. » (Lc 2,15)

Les bergers suivent l'annonce qu'ils ont reçue, ils écoutent, ils obéissent. Ils font confiance à la promesse de l'ange : « Vous trouverez ! » Ils font confiance à la parole de Dieu. Ils ne disent pas : « Allons voir l'événement que l'ange nous a fait connaître », mais « Allons voir l'événement que *le Seigneur* nous a fait connaître ». Dans leur simplicité, ils ont le sens de la Révélation. C'est Dieu qui révèle le mystère de sa présence, le mystère du salut. Et parce qu'ils sont simples, ils ne veulent pas comprendre d'abord avec leur intelligence, avec leur tête : ils vont *faire expérience* de ce qui leur est révélé et promis.

C'est un double voyage, celui des bergers. Il y a un voyage extérieur, géographique, vers Bethléem, vers une mangeoire, vers un nouveau-né qui s'y trouve. Et il y a un mystérieux voyage intérieur, celui que nous devons tous faire. On ne fait expérience que dans la mesure où ce que nous constatons avec nos yeux, nos oreilles, nos mains, nous change intérieurement, change notre conscience, notre jugement, notre cœur. Surtout lorsqu'il s'agit de faire expérience du Christ. Car l'expérience extérieure des bergers, au fond, ne fut pas extraordinaire : « Ils découvrirent Marie et Joseph, avec le nouveau-né couché dans la mangeoire » (Lc 2,16). Une simple famille : une maman, un papa, un bébé. Le spectacle des anges chantant le *Gloria* qu'ils avaient vu auparavant était bien plus extraordinaire. Quelle expérience intérieure les bergers ont-ils fait pour que ce simple spectacle d'une famille pauvre comme les leurs ait pu les remplir de joie et de louange à Dieu ? Comment la vision d'un bébé couché dans une mangeoire à bétail a-t-elle pu les convaincre que, vraiment, était né pour eux « un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur » (Lc 2,11) ?

La présence de Jésus, c'est cela qui les amène à croire au Salut, car c'est Sa présence qui nous sauve, seulement Sa présence. Dieu ne nous sauve pas avant tout par ce qu'Il fait pour nous. *Il nous sauve en étant avec nous*. Le Christ est Sauveur, est « Jésus », en tant qu'Emmanuel : « Dieu-avec-nous ». Les bergers ont vu que le Seigneur était avec eux, était présent dans leur vie. Il était là, non tellement à cause de l'édit d'Auguste, ou par suite de l'inhospitalité des habitants de Bethléem : Il était là, couché dans une crèche, pour être présent dans la vie des bergers, des derniers, des plus simples et petits, et donc pour être présent dans la vie de tous, même des riches et des puissants, même de César.

Les bergers sont les premiers à témoigner de l'expérience que notre salut est la présence de Jésus dans notre vie, dans notre condition, dans notre misère. Il est là, dans notre vie, au plus profond de nous, *avant nous-mêmes*. Jésus transforme toutes les circonstances, même négatives, en occasions pour nous manifester qu'Il est avec nous, que sa présence qui nous sauve est plus forte que tout refus, tout abandon, toute solitude, tout péché. De la crèche à la croix, le Christ est auprès de l'humanité qui souffre pour la sauver.

Alors nous comprenons que Noël doit essentiellement réveiller en nous, comme dans les bergers, une attention nouvelle à la présence de Jésus. Une attention guidée par la conscience que sa présence salvifique est déjà là, habite déjà tous les recoins de notre vie, toutes les circonstances, toutes les relations, et aussi toutes les zones d'ombre, ou même de ténèbres, en nous et autour de nous. Les bergers ont été conduits à adorer le Seigneur au fond de leur condition de misère. Ils l'ont trouvé occupant déjà la place de leur vie, de leur condition, de leur abandon. Il était avec eux plus qu'eux-mêmes ne l'étaient, en remplissant leur vie de lumière, de joie, d'amour.

Noël nous révèle que notre vie réelle est le lieu où Dieu est déjà avec nous, et c'est de là qu'il nous envoie pour glorifier et louer Dieu comme les bergers, pour transmettre au monde la bonne nouvelle de cette expérience.

*Fr. Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé Général OCist*